

Audrey Karmonian

Dans la chambre

Je viens de me réveiller. Je suis un peu désorientée ce matin. Je tourne les yeux vers la fenêtre. La lumière, déjà forte, m'éblouit. Après tout, ce n'est peut-être pas le matin. Je m'embrouille un peu. Peut-être que je me réveille de la sieste ?

Mais non, je ne fais plus la sieste depuis longtemps. Je suis devenue grande. Après le repas, je peux rester avec les adultes. En échange, je les aide à débarrasser la table.

Oui, mais parfois, je prends un roman ou un illustré et je vais lire dans ma chambre. Je m'allonge sur le lit et il arrive que je m'endorme. C'est sûrement ce qui s'est passé aujourd'hui.

Je me redresse pour ramasser le livre qui a dû glisser au pied du lit. C'est difficile, mon dos me fait mal. Ça ne m'étonne pas : j'ai toujours des courbatures après le cours de gymnastique. Madame Petit nous conduit au gymnase près de l'école et nous fait grimper à la corde lisse. Je ne suis pas très agile, mais je monte de plus en plus haut. Et en général, je suis toute raide le lendemain. Je cale un oreiller derrière mon dos. C'est plus confortable ainsi.

Avec tout cela, je ne sais plus ce que je cherchais. Je jette un regard circulaire autour de moi pour m'éclaircir les idées. Je ne vois rien de spécial. Et même, en fait, je ne vois rien. J'essaie d'ajuster ma vision mais tout reste flou autour de moi. Il n'y a que des tâches de couleur et cette lumière, si blanche, qui vient de la fenêtre. Je m'inquiète un peu. Que m'arrive-t-il ?

Je mets un moment à réaliser que je n'ai pas mis mes lunettes. Idiote que je suis, pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Avec mes lunettes sur le nez, la pièce où je me trouve retrouve un aspect normal. Mais en revanche, je ne reconnais rien : je ne suis pas chez moi.

Cette chambre est plus grande que la mienne. Elle est plutôt spartiate avec un sol carrelé et des murs couleur crème, sans aucune décoration. Une grande fenêtre occupe le mur de gauche. La porte, peinte en rose pâle, lui fait face. Elle est fermée. Le mobilier se résume à une petite table ronde, deux chaises et puis le lit en fer, très haut. Rien à voir avec l'ambiance chaleureuse de ma chambre, mon solide sommier en bois, mon édredon de plumes et mon bahut.

Maison de vacances ? Chambre d'amis chez les cousins ? J'essaie de me rappeler où je suis, mais rien. Mon cerveau est comme embrumé et mes pensées se mettent difficilement en ordre. Je vais me lever pour aller voir dans le couloir.

C'est en m'asseyant sur le bord du lit que je remarque mes jambes. Bien qu'elles soient cachées par une grande chemise blanche – on est donc bien le matin finalement – je me rends compte qu'elles sont longues et fines. Malgré la hauteur du lit, mes pieds touchent le sol. Un coup d'œil à mes mains me confirme ce que je viens de comprendre : je ne suis plus une enfant.

Mon Dieu ! A croire que je perds la tête. Je ferme les yeux quelques minutes et je me concentre comme je peux. Tout me revient petit à petit. Je dis à haute voix, pour me rassurer, ou comme si j'allais l'oublier à nouveau : « Je m'appelle Alice. Je suis mariée avec Victor. J'habite rue des Petits Ponts, numéro 36 ». Je le répète une seconde fois. Je me sens mieux. Mais cela ne me dit pas où je suis.

C'est une odeur qui me donne le déclic. Un mélange de désinfectant, d'urine et de parfum bon marché. La clinique ! Tout s'explique enfin : ce lit en fer, cette chambre sans âme, et même ces cris d'enfant provenant sans doute d'une chambre voisine. Je raccroche les morceaux peu à peu. J'ai juste besoin de me reposer. J'ai de la chance d'avoir une chambre pour moi seule, d'être au calme. C'est important de bien se reposer après une naissance.

Il fait un peu frisquet. Je me glisse de nouveau sous les couvertures, que je remonte jusqu'à mon cou. Le drap est rêche, comme tous les draps d'hôpitaux. La douceur de mon linge me manque. J'espère rentrer bientôt à la maison.

J'essaie de me souvenir depuis combien de temps je suis là, combien de jours sont passés depuis l'accouchement. Mais à ce sujet, je suis de nouveau dans le néant total. Je me rappelle en vrac : la douleur ; l'agitation de la sage-femme ; son stéthoscope, collé à mon gros ventre ; la douleur, encore ; la panique, lorsque j'ai compris que les choses se présentaient mal ;

l'arrivée du docteur, enfin. Ensuite, on m'a mis un masque sur le visage et tout est devenu flou.

Je fais un dernier effort pour me concentrer. Les images me reviennent. Je revois maintenant mon bébé posé sur ma poitrine. Je sens encore la chaleur de sa peau contre la mienne. Où est ma petite fille en ce moment ? J'essaie de me convaincre que tout va bien. On me l'a prise pour la nuit. Les infirmières s'en occupent à la nursery.

Je crois que ça n'a servi à rien de confier mon bébé. Je n'ai pas passé une bonne nuit. En tout cas, le réveil a été difficile. C'est peut-être la faute au gaz que l'on m'a fait respirer. J'espère que je n'aurai pas de séquelle. Ce serait balaud.

Je me sentirais mieux si Victor était avec moi. J'ai le sentiment de ne pas l'avoir vu depuis une éternité. Il aurait pu passer m'embrasser ce matin avant de se rendre au travail. Son patron aurait compris qu'il arrive un peu plus tard. Ce n'est quand même pas tous les jours que l'on devient père !

Et où est ma fille ? Ah oui, à la nursery. Cela m'angoisse de ne pas la voir. J'ai eu tort de la laisser. Si j'ai un autre enfant, je le garderai avec moi tout le temps. Comment savoir si les infirmières s'occupent bien de mon bébé ? Un instant, j'imagine le pire.

A ce moment, la porte s'ouvre. Une odeur d'eau de Cologne atteint mes narines. Ce n'est pas Victor. Je suis déçue. Je pensais vraiment qu'il viendrait ce matin.

– Bonjour Madame Faillard ! En forme, aujourd'hui ?

La politesse m'oblige à me redresser pour saluer la femme qui vient d'entrer. Une dame d'un certain âge, en blouse rose : une femme de service sans doute. Je ravale mes larmes et je bredouille quelques mots :

– Pas trop. Je me sens un peu perdue.

– C'est normal, dans votre situation, répond la femme.

Je reprends d'une petite voix :

– Je voudrais voir ma petite fille. Et aussi mon mari.

La femme ne répond pas. Elle est occupée à disposer mon déjeuner sur un plateau : un quartier d'orange et une tartine beurrée. Elle s'approche, m'aide à m'asseoir confortablement dans le lit. J'insiste :

– Je les verrai bientôt ?

Son silence devient angoissant. Je vais finir par croire qu'elle me cache quelque chose. Enfin, elle lâche :

– Votre fille sera là d'un moment à l'autre.

Je me contente de cette réponse. Cette femme est aimable comme une porte de prison.

Je somnole un peu. Je suis réveillée par un bruit de sabots dans le couloir. Une infirmière pénètre dans la chambre. C'est une jeune femme souriante et lumineuse, à qui je sens que je pourrais me confier.

– Martha m'a dit que vous aviez pleuré ?

Je la regarde, surprise. Oui, j'ai pleuré, mais je ne sais plus trop pourquoi. Je me sens toute bizarre. Je garde le silence. L'infirmière parle lentement, comme si elle s'adressait à un tout petit enfant :

– Vous pouvez tout me dire, Madame Faillard.

Mais je ne sais pas quoi lui dire. Le brouillard a repris possession de mon cerveau. Une pensée fugitive le traverse : et si j'avais été empoisonnée ?

– Vous vouliez voir votre fille, je crois.

Oui, mon bébé ! Je réalise qu'on ne m'a toujours pas rapporté le berceau. L'infirmière garde ses yeux fixés sur moi. Je sens qu'il y a un souci. Pourtant, elle a l'air si gentil. De quoi cherche-t-elle à me protéger ? Je me lance :

– Ma fille va bien ?

– Mais oui, bien sûr, pourquoi ? Ne vous inquiétez pas. Elle est avec le docteur en ce moment. On la conduira auprès de vous juste après.

– Alors, quel est le problème ? C'est mon mari ?

A son hésitation, je comprends que j'ai touché juste. Je sens un grand froid m'envahir.

- Où est-il ? Que s'est-il passé ?
- Il ne pourra pas venir, Madame Faillard.
- Mais pourquoi ?
- Madame Faillard...

Je n'ai pas besoin qu'elle me le dise. J'ai compris :

- Il a eu un accident ?
- Il est mort, Madame Faillard.

Je tombe en pleurs dans ses bras. Elle me fait avaler un verre d'eau. Elle me caresse le dos. Je répète, en boucle :

- Mais que s'est-il passé ? Mais que s'est-il passé ?

Je n'arrive pas à croire que je ne reverrai plus Victor. Tout cela semble tellement irréel.

L'infirmière est toujours près de moi lorsque j'entends une voix que je crois reconnaître :

- Est-ce que tout va bien ?

Une femme élégante, d'une cinquantaine d'années, est entrée dans la pièce. L'infirmière répond :

- Madame Faillard cherchait son mari. J'ai dû lui dire qu'il était décédé.
- Oh mon Dieu. Je comprends. Merci de vous être occupée d'elle, je prends le relais.

La femme élégante s'assoit près de moi. Elle me tient la main. Sa silhouette m'est familière. Elle me rappelle ma mère et je me sens en confiance avec elle. Elle me parle doucement. Je ne comprends pas tout ce qu'elle dit, mais le son de sa voix me berce. Elle me parle de Victor, comme si elle l'avait connu. Elle me dit des mots doux : aimer, maman, ensemble... Et elle me parle de ma fille, qui m'aimera toujours, quoi qu'il arrive.

Martine est ressortie dans le couloir. Elle essuie furtivement une larme au coin de son œil. Le docteur est là pour l'interroger :

- Comment va-t-elle ?
- Elle est effondrée. Elle croit que son mari vient de mourir... Elle ne comprend pas.

Martine ajoute, dans un murmure :

– Mais quelle alternative ? Lui expliquer qu'elle perd la boule et qu'il est mort depuis 25 ans ?

Le médecin hésite :

– Et vous, vous tenez le coup ?

– Elle ne m'a pas reconnue...

– Je sais, répond le docteur. C'est très dur. L'état de votre mère s'est beaucoup dégradé. Fichue maladie, cette Alzheimer.